

tage sacré que nous ont légué nos ancêtres ? qui peut dire que nous n'aurons pas à défendre le domaine qu'ils nous ont laissé ? Alors, dans ces combats des derniers jours comme aux premiers âges du christianisme, ce ne sera pas au prêtre seul, mais à nous tous qui aurons reçu des armes, à combattre.

La France catholique et la jeunesse religieuse de ce pays ont bien compris ce devoir de l'homme du monde envers sa religion; et pour n'en citer qu'un exemple entre mille; que de services n'a pas rendus au catholicisme, l'illustre Montalembert, depuis le jour où, sortant du collège, il plaida dans le procès de l'école libre, la cause de la liberté et de la foi ? ...

Nous ne sommes peut-être pas appelés à faire des hommes remarquables, MM., mais nous sommes tous appelés à faire des hommes utiles. La fortune, la puissance nous manqueront peut-être, mais pour faire le bien, l'homme instruit a toujours en main deux puissans moyens, parler ou écrire. Pour parvenir à cet art difficile d'écrire, écrivons, suivant le précepte, et écrivons encore; nous nous préparerons ainsi une source de nobles jouissances pour le reste de notre vie, et nous nous mettrons en état d'accomplir ce que la patrie et la religion attendent de nous.

DISCOURS DE M. A. LÉGARÉ.

Messieurs,

Je craindrais fort de m'attirer les justes reproches de mes confrères externes, si je ne profitais pas de cette heureuse circonstance pour vous exprimer leurs sentimens, tant au sujet de la société typographique que sur celui de l'Abeille.

Lorsque nous apprîmes, nous externes, qu'une société s'était organisée parmi les pensionnaires pour l'achat d'une presse, et l'impression d'un petit journal, je dois vous avouer que nous en ressentîmes quelque peine. Ce chagrin était causé, non pas par la pensée de votre bonheur, mais bien par la crainte de n'y pas participer. Nous eûmes alors le malheur de croire que vous garderiez pour vous seuls tous les avantages qui devaient résulter d'une telle société, avantages que nous savions apprécier et par conséquent désirer. Mais quelle ne fut pas notre joie et notre surprise, lorsque nous apprîmes, à n'en pas douter, que la société typographique avait obtenu pour les externes la permission de recevoir l'Abeille et même celle d'y insérer leurs écrits ? Recevoir l'Abeille était sans doute pour nous un grand avantage, puisque par elle nous pourrions jouir des travaux de nos confrères, lire avec plaisir leurs diverses productions, nous instruire avec exactitude des évènements qui sur-

viendraient tant dans le pays qu'à l'étranger; et cela, pour une somme excessivement modique, ce qui mérite bien aussi considération de la part des étudiants, parmi lesquels il se trouve rarement des Crépus. En ouvrant les colonnes de l'Abeille à nos écrits, la société typographique nous rendait encore un service considérable, puisque par là elle nous fournissait l'occasion de nous livrer à la composition; et, ce qui est plus important encore, un motif de la soigner plus que l'on ne le fait ordinairement. En pensant à tous ces avantages, je ne puis m'empêcher de m'écrier: Honneur à cette société qui a jugé alors, comme elle le fera toujours, j'en suis certain, que pensionnaires et externes, étant tous élèves du même collège, nous devons nous regarder comme des amis, comme des frères, entre lesquels tout est commun, les biens comme les maux, les plaisirs comme les peines !

Cette noble conduite de la société typographique a produit ses fruits. Pour nous l'Abeille n'est pas le journal des pensionnaires, c'est celui des écoliers, c'est le nôtre; il est l'objet de notre sollicitude et de nos complaisances; nous l'attendons avec impatience, nous le lisons avec avidité, et nous le conservons avec soin. Parler mal de l'Abeille, ce serait presque nous insulter. Et pourrait-il en être autrement ? L'Abeille est en partie notre œuvre, mais elle est plus particulièrement celle de nos confrères, que leur conduite bienveillante envers nous, nous a appris à regarder comme autant d'amis chéris. Honneur donc, encore une fois, à la société typographique pour ces heureux résultats, qui lui sont dus ! Oui honneur ! mais aussi reconnaissance ! Reconnaissance, parce que l'Abeille a augmenté parmi nous l'amour de la lecture des autres journaux, et qu'elle a puissamment contribué à donner à plusieurs un goût plus décidé pour les ouvrages sérieux. Reconnaissance, parce que tous ceux qui ont voulu remplir les colonnes de l'Abeille se sont trouvés dans l'heureuse nécessité de faire des recherches qu'ils n'auraient peut-être jamais faites, ou que certainement ils n'auraient jamais si bien faites. Ce travail leur a gravé dans l'esprit des faits qu'ils n'obtiendraient point, je dirai même, qu'ils ne pourront point oublier. Reconnaissance par conséquent de la part des externes qui savent de quoi ils se privent en ne recevant pas l'Abeille ! Reconnaissance aussi de la part de nous tous pour la belle fête que la société nous donne en ce jour ! Elle a su la faire comme elle fait toute chose, d'une manière honorable pour elle, et infiniment agréable pour nous. Ce jour, Messieurs, je n'en doute pas, sera pour chacun de nous un de ces jours que

l'on oublie jamais. Pour moi, je suis bien sûr de n'en jamais perdre le souvenir. Déjà même il me semble être rendu un âge avancé, et retrouver alors tous vos noms dans ma mémoire, vous revoir autour de cette table, entendre vos discours et vos chants, et ressentir encore les douces émotions que j'éprouve en ce moment. Mais pourquoi retiendrai-je plus longtemps votre attention pour ne vous dire que ce que vous ressentez tous aussi bien et mieux que moi ? Je termine donc en répétant des paroles que mon cœur met sans cesse dans ma bouche : Honneur et reconnaissance à la société typographique !

DISCOURS DE M. J. PERREAULT.

Mr. le Président et Messieurs,

Je sens bien qu'après les éloquentes discours que nous venons d'entendre, le mieux pour moi serait de faire ce qu'on nous recommande si souvent, de garder le silence : mais puisque vous avez bien voulu me faire l'honneur de m'appeler pour représenter notre Salle à votre splendide banquet, je me crois obligé de me faire, en ce moment, l'interprète des sentimens de mes confrères. Je serai aussi court que possible, car, comme a dit je ne sais quel auteur, *parva decet parvum*, ce qui veut dire, je crois que les petits doivent faire de petits discours.

Il serait inutile, Mrs. de louer ici les efforts généreux que vous faites chaque jour pour l'avancement de votre société, car ce magnifique repas indique assez l'état prospère où elle est, et fait votre éloge mieux que tout ce qu'on pourrait dire; il ne nous reste qu'à faire, *en bien mangeant, l'éloge des morceaux*.

Mais ce que je regarde comme important en ce moment, c'est de vous faire connaître l'intérêt que nous vous portons, et l'ardeur avec laquelle nous lisons ou plutôt nous dévorons votre intéressant journal. C'est toujours une grande fête pour nous lorsque nous recevons l'Abeille, et votre agent pour la Petite Salle m'est témoin de la joie bruyante et de l'empressement avec lesquels nous courons à lui lorsqu'il arrive; les petits goujons ne se précipitent pas avec plus d'avidité sur l'hameçon.

Nous ne regrettons qu'une chose, c'est de ne pouvoir, comme vous, aider à l'Abeille à composer le miel qu'elle va cueillir de fleur en fleur. Mais nous vivons de l'espérance de pouvoir bientôt joindre nos efforts aux vôtres et déjà dans de faibles corps s'allume un grand courage, qui plus tard, je l'espère, vous suscitera de dignes successeurs. Oui, quand viendra notre tour nous répondrons aux espérances que vous avez droit de fonder